

Suffering as a Semiocognitive Process of Subject Transformation: A Comparative Study of The Prospector and Savushun

Farideh Alavi  ¹ Shahla Osanlou ² 

1- Department of French Language and Literature, Faculty of Foreign Languages and Literatures, University of Tehran, Tehran, Iran. E-mail: falavi@ut.ac.ir

2- Department of French Language and Literature, Faculty of Foreign Languages and Literatures, University of Tehran, Tehran, Iran. E-mail: shahla.osanlou@ut.ac.ir

Article Info	ABSTRACT
Article type : Research Article	What transformations does suffering produce in the subject's perception, identity, and agency when it escapes the cognitive, axiological, and narrative frameworks that had previously structured experience? Adopting a comparative approach, this article examines Jean-Marie Gustave Le Clézio's <i>The Prospector</i> (<i>Le Chercheur d'or</i>) and Simin Daneshvar's <i>Savushun</i> by treating suffering not as a narrative motif or psychological state, but as a semiocognitive process. This process affects the body, disrupts perception, destabilizes established values, and compels the subject to redefine both identity and place in the world. The theoretical framework brings together embodied cognition, conceptual metaphor theory, image schemas, and cognitive semiotics in order to investigate how bodily and affective experience is transformed into meaningful, narrative, and agentive structures. In both novels, suffering disturbs the equilibrium of lived experience, reorganizes meaning, and initiates a transformation of the subject. Its effects, however, diverge. Alexis relinquishes a model based on possession and the material restoration of the past, attaining instead a form of freedom grounded in dispossession and the acceptance of loss. Zari, by contrast, emerges from the protective silence of the domestic sphere: her private mourning becomes public speech, ethical responsibility, and resistance. The comparison thus reveals shared cognitive mechanisms without effacing the historical, cultural, and social specificity of their distinctive narrative realization.
Article history : Received: 6 December 2025 Received in revised form : 17 April 2026 Accepted : 19 April 2026 Published online: 19 April 2026	
Keywords : <i>Suffering; cognitive semiotics; embodied cognition; image schemas; subject transformation; comparative literature.</i>	

Cite this article : Alavi, Farideh, & Osanlou, Shahla. " Suffering as a Semiocognitive Process of Subject Transformation: A Comparative Study of The Prospector and Savushun",. *Plume, Revue semestrielle de l'Association Iranienne de Langue et Littérature Françaises*, , , 2025 22, 43, 299-322, -.DOI : <http://doi.org/doi : 10.22129/plume.2026.595479.1389>



La souffrance comme processus sémio-cognitif de transformation du sujet : étude comparative du Chercheur d'or et de Savushun

Farideh Alavi  ¹ Shahla Osanlou  ²

1. Département de langue et littérature françaises, Faculté des langues et littératures étrangères, Université de Téhéran, Téhéran, Iran. E-mail: falavi@ut.ac.ir

2- Département de langue et littérature françaises, Faculté des langues et littératures étrangères, Université de Téhéran, Téhéran, Iran. E-mail: shahla.osanlou@ut.ac.ir

Article Info	Résumé
Type d'article : Recherche originale Date de réception : 6 décembre 2025 Date de révision: 17 avril 2026 Date d'approbation: 19 avril 2026 Publié en ligne : 19 avril 2026 Mots-clés : souffrance, sémiotique cognitive, cognition incarnée, schémas d'image, transformation du sujet, littérature comparée	Quelles transformations la souffrance produit-elle dans la perception, l'identité et l'agentivité du sujet lorsqu'elle échappe aux cadres cognitifs, axiologiques et narratifs qui structuraient jusque-là son expérience ? Adoptant une démarche comparatiste, cet article analyse Le Chercheur d'or de Jean-Marie Gustave Le Clézio et Savushun de Simin Daneshvar en appréhendant la souffrance non comme un motif narratif ou un état psychologique, mais comme un processus sémio-cognitif. Celui-ci affecte le corps, désorganise la perception, met en crise les valeurs et contraint le sujet à redéfinir son identité et sa place dans le monde. Le cadre théorique articule cognition incarnée, métaphores conceptuelles, schémas d'image et sémiotique cognitive afin d'examiner la transformation de l'expérience corporelle et affective en structures signifiantes, narratives et agentives. Dans les deux romans, la souffrance rompt l'équilibre du vécu, réorganise le sens et engage une transformation du sujet. Cependant, ses effets divergent. Alexis abandonne le modèle de la possession et de la restauration matérielle du passé pour accéder à une liberté fondée sur le dépouillement et l'acceptation de la perte. Zari, au contraire, quitte le silence protecteur du foyer : son deuil individuel devient parole publique, responsabilité éthique et résistance. La comparaison révèle ainsi des mécanismes cognitifs communs, sans effacer la singularité historique, culturelle et sociale de leur actualisation narrative.
Cite this article : Alavi, Farideh, & Osanlou, Shahla. "La souffrance comme processus sémio-cognitif de transformation du sujet : étude comparative du Chercheur d'or et de Savushun". <i>Plume, Revue semestrielle de l'Association Iranienne de Langue et Littérature Françaises</i>, , 2025 22, 43, 299-322, -.DOI : http://doi.org/doi:10.22129/plume.2026.595479.1389	
	

1. Introduction

La littérature fait rarement de la souffrance un simple décor. Elle lui donne un corps, une durée, des lieux et, surtout, des conséquences. Pourtant, lorsqu'elle est abordée par la critique, la souffrance demeure souvent enfermée dans trois catégories : elle serait un thème, le symptôme d'un trouble individuel ou le reflet d'une violence historique. Ces lectures sont nécessaires, mais elles ne disent pas toujours comment une expérience d'abord informe devient intelligible, comment elle modifie les valeurs d'un personnage et comment, parfois, elle le conduit à occuper une autre place dans le récit. C'est ce passage – du choc vécu à la transformation du sujet – qui retiendra ici notre attention.

Les recherches récentes insistent sur le caractère multidimensionnel de la souffrance, où se rencontrent le corps, l'affect, la cognition et les relations sociales (Noe-Steinmüller et al., 2024, pp. 1434-1449). L'anthropologie a montré qu'une épreuve peut aussi devenir le lieu incertain d'un « devenir », sans que celui-ci ne soit jamais garanti (Biehl et Locke, 2010, pp. 317-351). Les travaux consacrés à la production collective du sens rappellent en outre que l'interprétation d'une expérience douloureuse se construit dans des cadres moraux, sociaux et politiques susceptibles de modifier les identités et les formes d'action communes (Kurzman, 2008, pp. 5-15). Dans le domaine littéraire, l'analyse socio-sémiotique de Khafaga montre, à partir de *Slave Ship*, que la mise en scène des points de vue idéologiques dépend de choix de signes, de voix et de positions discursives ; cette perspective éclaire la manière dont une violence vécue peut être narrativement convertie en résistance et en revendication (Khafaga, 2022). De son côté, la cognition incarnée rappelle que nous ne comprenons pas le monde indépendamment de nos postures, de nos sensations et de nos habitudes perceptives

(Gibbs, 2005, pp.254-259). La sémiotique cognitive permet enfin de suivre la conversion de cette expérience en signes, en récits et en valeurs partageables (Brandt, 2020, pp.38-46 ; Zlatev, 2015, pp.1043-1067). L'intérêt de leur rapprochement tient précisément à ce qu'il permet de ne pas séparer artificiellement le corps qui souffre, les formes qui donnent sens à cette souffrance et le sujet qui en sort transformé – ou parfois défait.

Le Chercheur d'or de J. M. G. Le Clézio et *Savushun* de Simine Daneshvar se prêtent particulièrement bien à cette enquête. Dans les deux romans, une histoire individuelle se trouve prise dans la violence plus vaste de la guerre et de la dépossession. Alexis poursuit un trésor qui semble devoir réparer la perte du domaine familial et la mort du père ; Zari cherche d'abord à tenir la violence politique à distance de sa maison. Les trajectoires ne sont pourtant pas superposables. Chez Le Clézio, le voyage éloigne progressivement le personnage de l'idéal de possession qui l'avait mis en mouvement. Chez Daneshvar, la violence venue de l'extérieur pénètre au contraire dans le foyer et oblige Zari à passer de la protection silencieuse à la parole publique.

La question centrale peut dès lors être formulée ainsi : comment la souffrance agit-elle, dans ces deux œuvres, comme un processus sémio-cognitif capable d'interrompre la continuité de l'expérience, de rendre caducs certains cadres de signification et de transformer le rapport du sujet à lui-même, à autrui et à l'action ?

Cette interrogation en appelle plusieurs autres. Par quels signes le corps rend-il la rupture perceptible ? Comment les espaces, les métaphores et les schémas d'image organisent-ils ce qui, au départ, n'est que désordre ou sidération ? Quels épisodes acquièrent la valeur de véritables seuils, après lesquels il n'est plus possible de comprendre ni d'agir comme auparavant ? Il faudra enfin expliquer

pourquoi la crise conduit Alexis vers une lucidité essentiellement intérieure, alors qu'elle fait de Zari un sujet éthique engagé dans une mémoire collective.

Nous faisons l'hypothèse que les deux romans suivent un mouvement comparable sans déboucher sur la même forme de subjectivation. La souffrance s'inscrit d'abord dans le corps et dérègle les habitudes perceptives ; elle reçoit ensuite une configuration spatiale et symbolique ; un événement critique ruine le cadre interprétatif initial ; le sujet peut alors réordonner ses valeurs et redéfinir sa capacité d'agir. Dans *Le Chercheur d'or*, les figures du chemin, de la traversée et du dégagement déplacent la quête de la possession vers la déprise. Dans *Savushun*, l'enfermement, la pression et la rupture font éclater la frontière du privé et conduisent Zari à prendre place dans l'histoire collective.

La démarche adoptée est qualitative, textuelle, comparative et interdisciplinaire. Elle articule trois échelles complémentaires : l'échelle corporelle et sémio-cognitive, qui décrit la mise en forme de l'épreuve ; l'échelle sociologique, qui rapporte les douleurs privées aux rapports de domination et aux conditions matérielles ; enfin l'échelle historique et politique, qui examine la guerre, l'occupation et la gestion des corps et des ressources. Il ne s'agit ni de déduire des romans un fonctionnement psychologique universel, ni de mesurer la réception cognitive des lecteurs, mais de décrire les formes de cognition que les textes mettent en scène.

L'analyse porte donc sur les manifestations corporelles de la souffrance, les organisations spatiales, les métaphores conceptuelles, les schémas d'image d'ÉQUILIBRE, de CHEMIN, de CONTENANT et de FORCE, ainsi que sur les moments où changent les valeurs et la position actantielle des personnages. Le texte du *Chercheur d'or* est cité d'après l'édition Gallimard de 1985. Pour

Savushun, nous utilisons la traduction anglaise de M. R. Ghanoonparvar ; les passages cités sont rendus en français par nos soins, et la pagination de cette édition est conservée.

2 . Repères théoriques : du corps souffrant à la reconfiguration du sens

2.1 Le corps comme premier lieu de la rupture

Une approche incarnée interdit de réduire la souffrance à un contenu mental isolé. Souffrir, c'est voir son attention se rétrécir ou se disperser, sentir le temps s'allonger, éprouver autrement son propre corps et perdre, parfois, la capacité d'accomplir les gestes ordinaires. Gibbs décrit les émotions comme des configurations qui émergent de l'interaction entre le corps, la situation et l'activité cognitive (Gibbs, 2005, pp. 254-259). Dans un récit, la fièvre, la nausée, l'épuisement ou l'immobilité ne servent donc pas seulement à produire un effet de réel. Ces manifestations rendent sensible une désorganisation plus profonde : le personnage ne peut plus habiter le monde selon les habitudes qui assuraient jusque-là sa continuité.

Le schéma d'image de l'ÉQUILIBRE, tel que l'analyse Mark Johnson, permet de comprendre ce moment sans en faire une mécanique. L'équilibre naît d'expériences corporelles élémentaires : tenir debout, résister à une poussée, retrouver une stabilité après une chute. Sa perte appelle un ajustement (Johnson, 1987, pp. 74-75), mais cet ajustement ne reconduit pas nécessairement au point de départ. Dans le récit, le déséquilibre signale surtout que les anciennes catégories ne suffisent plus. La transformation commence lorsque le personnage découvre qu'il ne peut ni interpréter le présent ni y répondre avec les valeurs d'hier.

2.2 Métaphores et schémas d'image : donner une forme à l'épreuve

Cette crise n'accède au sens qu'à travers des formes. Dans *Metaphors We Live By*, publié en 1980, Lakoff et Johnson ont posé

les fondements de la théorie des métaphores conceptuelles ; la traduction française, *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, permet ici de suivre plus précisément leur analyse. Les expériences affectives s'organisent souvent à partir de relations spatiales familières : on tombe dans l'abattement, on se heurte à un obstacle, on cherche une issue, on avance ou l'on recule sur le chemin de la vie (Lakoff et Johnson, 2020, pp. 13-17 et 25-27). Dans la fiction, ces correspondances ne se limitent pas au lexique. Elles se déploient dans l'architecture même du récit : voyages, seuils, profondeurs, espaces clos, forces qui poussent ou retiennent. Le CONTENANT distribue le dedans et le dehors ; le CHEMIN relie un départ à une destination à travers des obstacles ; la FORCE donne forme à la contrainte, à la résistance et au conflit.

L'imagination incarnée rend possible le passage de ces expériences élémentaires à des constructions narratives plus complexes. Johnson ne la réduit pas à la fantaisie : il y voit une activité de liaison, grâce à laquelle des données dispersées deviennent une configuration intelligible (Johnson, 1987, pp. 29 et 170). Dire ou montrer la souffrance comme une traversée, un enfermement, une brûlure, un poids ou un combat ne l'abolit évidemment pas. Cela lui donne toutefois une orientation et l'inscrit dans un horizon de valeurs : il devient possible de chercher une sortie, de résister à une pression, de relire un trajet ou de reconnaître qu'un ancien but n'a plus de sens.

2.3 L'événement critique et le déplacement du sujet

Dans son texte programmatique « What Is Cognitive Semiotics? », Brandt définit la sémiotique cognitive comme l'étude conjointe de l'esprit et du sens, c'est-à-dire des conditions dans lesquelles le sens existe et fonctionne dans l'expérience humaine (Brandt, 2011, p. 49). Cette définition aide à saisir le moment où la

mise en forme de la souffrance entraîne un changement de position. Dans son ouvrage de 2020, Brandt appelle « événement critique » un changement d'état significatif, produit par la variation de forces dans un espace cognitif donné (Brandt, 2020, p. 119). L'événement devient critique parce qu'il ne se laisse plus absorber par les explications disponibles : le sujet doit revoir son rôle, ses attentes et ses valeurs. De ce conflit peut émerger un soi narratif, capable de relire ce qui lui arrive, mais aussi un soi éthique, défini par la relation à autrui (Brandt, 2020, p. 46). Zlatev insiste à juste titre sur le fait que cette élaboration n'est jamais purement intérieure : elle s'appuie sur des signes, des récits et des pratiques déjà déposés dans une culture (Zlatev, 2015, pp. 1048-1062).

C'est à partir de ce point d'articulation que seront lus les deux romans. Nous suivrons le passage d'un trouble corporel à sa mise en forme spatiale et symbolique, puis le moment où un événement rend l'ancien cadre intenable et oblige le personnage à reconsidérer ce qu'il désire ou ce qu'il doit faire. Il importe cependant d'écarter toute vision rédemptrice de la douleur. La souffrance ne porte en elle aucune sagesse automatique : elle peut tout aussi bien détruire, enfermer ou réduire au silence. Elle ne devient transformatrice que lorsque le récit lui fournit des médiations capables de convertir la rupture en une nouvelle organisation du sens.

2.4 De la souffrance sociale à la violence historique : une articulation interdisciplinaire

La sociologie de Pierre Bourdieu permet d'abord de restituer à la souffrance son épaisseur sociale. *La Misère du monde* montre que les malheurs les plus intimes ne deviennent intelligibles qu'une fois rapportés aux positions, aux dépendances et aux contraintes objectives qui les produisent (Bourdieu, 1993). Dans les deux romans, la ruine, la pénurie, l'expropriation ou l'insécurité ne sont

donc pas de simples circonstances : elles modèlent l'horizon du pensable et réduisent, avant même toute décision consciente, la marge d'action des personnages.

La psychanalyse apporte une seconde médiation, à condition de ne pas isoler le sujet de l'Histoire. Dans *Le Malaise dans la culture*, Freud analyse le conflit entre recherche de sécurité, exigences collectives et renoncements imposés par la vie civilisée (Freud, 2015). Fanon radicalise cette articulation dans *Les Damnés de la terre* : la violence coloniale n'est pas seulement extérieure, puisqu'elle s'inscrit dans les corps, les affects et les cadres de perception, tout en suscitant des formes de refus et de conscience nationale (Fanon, 1961). Cette double perspective éclaire l'obsession réparatrice d'Alexis comme la peur protectrice de Zari sans les réduire à des pathologies privées.

Enfin, Foucault fournit un vocabulaire pour analyser les dispositifs qui rendent les corps disponibles. *Surveiller et punir* décrit la discipline qui distribue, entraîne et expose les individus, tandis que *Naissance de la biopolitique* déplace l'attention vers les rationalités qui gouvernent les populations, les circulations et les ressources (Foucault, 1975 ; Foucault, 2004). La mobilisation militaire d'Alexis et la captation des récoltes dans l'Iran occupé peuvent ainsi être lues comme deux formes distinctes de mise à disposition de la vie.

Ces apports ne remplacent pas l'approche sémio-cognitive ; ils en déterminent les conditions d'application. Bourdieu, Freud, Fanon et Foucault expliquent pourquoi la souffrance se produit et comment elle traverse le social ; la sémiotique cognitive permet de suivre ce qu'en font les récits, c'est-à-dire le passage du choc corporel aux signes, puis des signes à une nouvelle position du sujet.

3. *Le Chercheur d'or* : de la violence de l'histoire à la déprise

3.1 Ruine familiale, catastrophe et héritage social : la perte au principe de la quête

Dans *Le Chercheur d'or*, la souffrance naît d'une perte qui précède le voyage et lui donne secrètement sa direction. La destruction du domaine familial, puis la mort du père, privent Alexis d'un lieu d'appartenance autant que d'une autorité capable d'ordonner le monde. Le trésor prend alors une fonction compensatoire : retrouver l'or, ce serait moins s'enrichir que restaurer une continuité brisée. Lorsqu'il imagine le Zeta comme son « navire Argo », destiné à le conduire à Rodrigues vers « un trésor sans fin » (Le Clézio, 1985, p. 107), Alexis transforme le manque en itinéraire. Le schéma du CHEMIN donne à la perte une destination et, pour un temps, lui prête la cohérence d'un projet.

Cette blessure d'enfance est déjà historique. Les chimères économiques du père — la génératrice censée sauver le domaine et le rêve d'un or capable d'annuler les dettes — exposent la famille à une fragilité que le cyclone rend irréversible. La catastrophe naturelle ne frappe donc pas un monde socialement neutre : elle précipite une ruine préparée par le crédit, l'échec du projet paternel et la dépendance familiale. Dans une perspective bourdieusienne, le traumatisme d'Alexis condense ainsi une misère matérielle, une déchéance de position et la perte d'un univers de reconnaissance (Bourdieu, 1993).

Cette cohérence se fissure cependant au contact de Rodrigues. La chaleur, la faim, la solitude et l'épuisement imposent au rêve du trésor une matérialité qui lui résiste. La vallée n'est pas le simple théâtre de l'aventure ; elle éprouve le corps et défait peu à peu l'équivalence entre avancer dans l'espace et progresser vers la vérité. Alexis mesure, creuse, interprète des signes, mais l'accumulation de

ses gestes ne le rapproche pas de la réparation espérée. Plus la quête devient précise, plus son objet semble se retirer.

La découverte de la cache vide donne à cette contradiction une forme brutale : « J'ai atteint le fond : la cachette est vide » (Le Clézio, 1985, p. 211). Le « fond » désigne à la fois le terme concret de la descente et l'effondrement d'une valeur. L'espace qui devait contenir le trésor ne contient que son absence. Peu après, le fracas de la guerre vient élargir la crise. Alexis, couché contre la pierre, entend les canons et s'interroge : « Est-ce que nous avons perdu cette guerre ? » (Le Clézio, 1985, pp. 263-265). La posture du corps, la dureté minérale et le bruit du conflit font alors se rejoindre l'échec intime et une histoire collective qui rend dérisoire le rêve d'appropriation.

La Première Guerre mondiale transforme ensuite cette crise privée en absorption du sujet par une violence industrielle. Engagé dans l'armée britannique, Alexis passe d'une quête dont il croyait maîtriser les signes à un dispositif qui règle les déplacements, les postures et l'exposition des soldats. Les tranchées d'Ypres et de la Somme, la mort anonyme des compagnons et le typhus ruinent l'imaginaire héroïque : l'homme n'est plus le conducteur du chemin, mais un corps mobilisé et remplaçable. La lecture foucauldienne de la discipline précise ici le schéma de FORCE : l'Histoire ne constitue pas un décor, elle saisit matériellement le sujet et rend dérisoire la promesse de salut attachée à l'or (Foucault, 1975).

Le typhus pousse encore plus loin cette dépossession. « La fièvre brûle mon corps », dit le narrateur, avant de se comparer à « une pierre brûlante » abandonnée au sol (Le Clézio, 1985, p. 330). Le sujet qui s'était voulu chercheur, lecteur de cartes et maître de son trajet devient le lieu passif d'une FORCE qui le traverse. Ce renversement n'est pas un simple épisode de faiblesse. Il retire

successivement leur prestige à l'or, à l'exploit et même à l'héroïsme guerrier. Aucun de ces signes ne peut rendre au personnage le monde perdu de l'enfance.

3.2 Relire les signes : de l'illusion à la liberté

Une autre logique était pourtant présente dès les premières pages. La mer appartient à la mémoire la plus intime d'Alexis : « Je l'entends maintenant, au plus profond de moi, je l'emporte partout où je vais » (Le Clézio, 1985, p. 1). Elle est à la fois dehors et dedans, espace de départ et rythme intérieur. La figure de Jonas quittant le ventre de la baleine introduit de la même manière un CONTENANT dont il faut sortir pour renaître à une autre compréhension. Ces images d'enfance ne prédisent pas mécaniquement l'avenir du héros ; elles offrent plutôt un répertoire sensible dans lequel l'expérience adulte pourra être relue : enfermement, traversée, dégagement.

Le tournant décisif survient lorsqu'Alexis peut enfin nommer l'erreur qui gouvernait sa recherche : « Autrefois, je ne savais pas ce que je cherchais, qui je cherchais. J'étais pris dans un leurre » (Le Clézio, 1985, p. 299). Le voyage n'est pas annulé par cette lucidité. Il change de statut. La carte du corsaire et les traces patiemment déchiffrées cessent d'être les instruments d'une prise sur le monde ; elles deviennent les éléments d'un récit que le narrateur comprend après coup. Le geste du corsaire, qui aurait « tout détruit, tout jeté à la mer » afin d'être libre (Le Clézio, 1985, p. 332), donne alors au trésor une signification inverse de celle qui avait lancé la quête : posséder n'est plus accomplir le désir, mais rester prisonnier de lui.

Alexis ne revient donc pas à l'équilibre ancien. Il en construit un autre, marqué par l'expérience de la perte. Le CHEMIN demeure la forme profonde de son existence, mais il ne conduit plus vers l'objet absent. Il ramène le personnage vers une manière moins possessive d'habiter le monde. La souffrance a rendu caducs les signes sociaux

de la réussite et réactivé une disposition déjà sensible dans les relations de l'enfance, puis dans la proximité avec Denis, Ouma et la nature : la possibilité d'un rapport qui ne soit pas fondé sur la domination.

L'agentivité qui naît de cette trajectoire est discrète et paradoxale. Alexis agit en cessant de poursuivre selon les mêmes valeurs. Sa liberté ne réside plus dans l'extraction d'un trésor, mais dans sa capacité à relire le manque qui l'avait mis en mouvement. Le sujet transformé n'est ni victorieux ni réconcilié avec tout ce qu'il a perdu ; il est devenu capable de reconnaître le leurre et de ne plus lui obéir. Cette transformation reste d'abord existentielle et intérieure : elle refonde le rapport au désir sans se traduire par une action collective.

3.3 La nature, de la catastrophe à une ressource de déprise

La nature n'est pas uniformément salvatrice chez Le Clézio. Le cyclone détruit le Boucan ; la chaleur, la faim et la pierre épuisent Alexis à Rodrigues. Elle oppose donc d'abord sa matérialité au fantasme d'une conquête sans coût. Cette ambivalence empêche d'en faire un simple refuge : le monde insulaire blesse autant qu'il accueille, et c'est précisément parce qu'il résiste au désir de maîtrise qu'il peut transformer le sujet.

La mer offre néanmoins une continuité sensible que ni la ruine ni la guerre n'abolissent. À la différence de la carte, qui découpe l'espace en indices exploitables, le bruit de la mer relie le dehors au corps et la mémoire au présent. Denis, puis Ouma, apprennent en outre à Alexis une relation au milieu fondée sur l'attention, le déplacement et la proximité plutôt que sur l'extraction. La nature devient salvatrice non parce qu'elle efface la souffrance, mais parce qu'elle fournit les signes d'un rapport non possessif au monde.

Le geste final attribué au corsaire — avoir « tout détruit, tout jeté à la mer » afin d'être libre (Le Clézio, 1985, p. 332) — accomplit cette inversion. L'espace insulaire, d'abord quadrillé par la quête, redevient ouverture. Le lyrisme de la mer convertit alors l'errance obsessionnelle en disponibilité : Alexis ne récupère pas le paradis perdu, mais il cesse d'exiger du monde qu'il le restitue sous la forme d'un trésor.

4. *Savushun* : occupation, deuil et parole publique

4.1 Occupation, pénurie et dépossession : la maison sous pression

Savushun s'ouvre lui aussi sur un monde soumis à la guerre, mais la souffrance y prend d'abord la forme d'une menace qui se rapproche. À Chiraz, pendant l'occupation alliée, Zari cherche à préserver la maison, les enfants et la fragile continuité des jours. Son univers s'organise selon une frontière rassurante : le foyer à l'intérieur, la famine, les soldats, les transactions politiques et les affrontements masculins à l'extérieur. Lorsqu'elle demande à Yussof de la laisser « respirer en paix, au moins ce soir » (Daneshvar, 2017, p. 19), le choix du verbe est révélateur. La paix domestique n'est pas une abstraction : elle est la condition corporelle de la respiration et du maintien de soi.

L'occupation alliée de l'Iran pendant la Seconde Guerre mondiale n'est donc pas une toile de fond. Les besoins des armées étrangères organisent la circulation des denrées, accentuent la pénurie et transforment la récolte en enjeu de pouvoir. Yussof refuse que les produits de ses terres soient détournés au profit des forces occupantes tandis que paysans et citadins souffrent de la faim. La souffrance du peuple est, au sens de Bourdieu, socialement distribuée ; elle est aussi biopolitique, puisque contrôler le grain revient à décider quelles vies seront nourries et lesquelles pourront être exposées au manque (Bourdieu, 1993 ; Foucault, 2004).

Cette volonté de protection ne signifie pas que Zari ignore ce qui se passe autour d'elle. Elle voit les signes de la crise et en mesure la gravité, mais elle espère encore en limiter l'entrée dans la vie familiale. Dans les scènes de réception, son attention aux objets de la table et aux gestes de l'hôtesse contraste avec les conversations sur la pénurie et la présence étrangère. La maison fonctionne ainsi comme un contenant déjà fissuré. Les réquisitions, les humiliations et la peur en franchissent sans cesse les limites. La phrase « Cette maison est ma ville, mon pays » (Daneshvar, 2017, p. 35) révèle d'ailleurs que l'espace domestique porte dès le début une signification politique que Zari n'est pas encore prête à assumer pleinement.

Les premières atteintes prennent la forme de dépossessions en apparence limitées. Zari cède ses boucles d'oreilles, liées au souvenir de sa nuit de nocces, à une autorité à laquelle elle ne parvient pas à résister. Elle sait qu'elle ne les reverra que « si l'enfer gelait », mais se demande aussitôt comment elle aurait pu refuser (Daneshvar, 2017, p. 23). La même formule revient lorsque Sahar, le cheval de Khosrow, est réquisitionné : « Si l'enfer gelait, nous reverrions Sahar » (Daneshvar, 2017, p.115). À force de répétition, la phrase devient plus qu'une expression de découragement. Elle installe une grammaire de la résignation : la perte est déclarée irréversible avant même que puisse se former un geste de refus.

Le corps de Zari dément pourtant cette apparente acceptation. Lorsqu'elle craint pour son fils, son cœur s'emballa, son estomac se soulève et elle vomit (Daneshvar, 2017, p. 159). Ce qui ne peut encore être dit se manifeste physiquement. Alors que *Le Chercheur d'or* déploie la souffrance dans le mouvement et la distance, *Savushun* l'accumule dans un espace occupé. Les forces convergent vers la maison, vers le corps féminin et vers une parole sans cesse retenue. La peur ne se contente donc pas d'accompagner les

événements ; elle règle la conduite de Zari, réduit son champ d'action et lui fait confondre, pendant un temps, prudence et silence.

Yussof oppose à cette conduite une conception plus rude de l'apprentissage. À propos du ferrage du cheval, il affirme que Khosrow doit savoir « combien de clous il faut endurer pour avoir des chaussures aux pieds » (Daneshvar, 2017, p. 49). Il ne s'agit pas de faire de la douleur une valeur en soi, mais de refuser une protection qui priverait l'enfant de la connaissance du réel. Les images politiques du roman prolongent cette idée : la dignité et l'indépendance ont un coût, et un peuple qui voudrait éviter toute épreuve risquerait de perdre jusqu'au goût de la résistance. Zari entend ce langage ; elle ne peut toutefois le faire sien tant que la sauvegarde immédiate des siens demeure son unique horizon.

Sa résistance est ainsi inséparable de la terre. Refuser la captation de la récolte, c'est maintenir une obligation envers ceux qui la cultivent et envers la communauté qui en dépend. Le conflit ne porte pas seulement sur la propriété, mais sur la légitimité d'un ordre qui traite le pays comme réserve logistique. Dans la perspective de Fanon (1961), ce refus fait passer la dépossession vécue de manière dispersée au langage d'une dignité collective ; l'assassinat de Yussof cristallisera cette violence en une image nationale du sacrifice.

4.2 La mort de Yussof : du deuil privé à la responsabilité collective

L'assassinat de Yussof détruit ce dernier refuge interprétatif. Devant le corps de son mari, Zari ne peut que répéter : « Sans un adieu ? Seul ? » (Daneshvar, 2017, p. 307). Toute la rupture tient dans ces mots brefs : la mort a eu lieu hors du foyer, hors de la présence conjugale et hors des gestes qui auraient pu lui donner un sens intime. Dès lors, le silence ne peut plus être considéré comme une protection. La maison n'a pas sauvé Yussof, l'évitement n'a pas

arrêté la violence, et l'ancien équilibre ne peut être restauré sans mensonge.

Le changement de Zari ne se réduit pas à une soudaine disparition de la peur. Lorsqu'elle comprend qu'elle n'aura désormais « peur de personne ni de rien au monde » (Daneshvar, 2017, p. 358), c'est surtout la place de la peur dans la décision qui se modifie. Elle reste une femme endeuillée et vulnérable, mais elle cesse de laisser la crainte définir ce qu'il est possible de faire. Son refus d'un enterrement secret marque ce déplacement. En exigeant que le deuil soit visible, elle ouvre la maison au cortège et transforme la mort de Yussof en signe public de l'injustice.

Le titre *Savushun* inscrit ce geste dans une mémoire qui dépasse le destin individuel. Il renvoie au deuil de Siyavash, figure de l'innocence sacrifiée, et donne à la mort de Yussof une profondeur rituelle et collective (Daneshvar, 2017, p. 14). Le rapprochement ne dissout pas le personnage dans le mythe ; il offre à Zari une forme culturelle à travers laquelle la perte peut être racontée, partagée et opposée au récit imposé par le pouvoir. Le deuil devient ainsi une médiation entre la douleur de la veuve et la naissance d'un sujet éthique.

Zari ne conquiert donc pas sa liberté en se retirant de l'histoire. Elle la conquiert en acceptant d'y prendre position. La maison, qui devait protéger la famille contre le dehors, n'est pas abandonnée ; elle change de fonction et devient un lieu politique. Le schéma du CONTENANT se renverse : ce qui était conçu pour se fermer s'ouvre à la communauté. Sous la pression de l'événement, le soi protecteur et silencieux se transforme en un soi narratif capable de donner un sens public au deuil, puis en un soi éthique disposé à assumer le risque de la parole.

4.3 La terre et le jardin : préserver la vie, rendre la résistance pensable

Chez Daneshvar, la nature salvatrice n'est pas un ailleurs séparé de la politique. La terre, les récoltes et les jardins sont les conditions matérielles de la vie commune ; c'est pourquoi ils deviennent les premières cibles de l'appropriation. L'espace végétal qui entoure la maison conserve une fonction d'abri sensible, mais cet abri demeure traversé par la famine et l'occupation. La formule de Zari — « Cette maison est ma ville, mon pays » (Daneshvar, 2017, p. 35) — condense ce nouage : protéger le jardin et le foyer revient déjà, à une échelle réduite, à protéger un territoire collectif.

Le titre *Savushun* donne à ce lien une profondeur mythique. Le deuil de Siyavash associe l'innocence sacrifiée à une mémoire culturelle capable de survivre à la mort (Daneshvar, 2017, p. 14). Le jardin n'annule donc pas le deuil de Zari ; il en devient l'horizon de transmission. Là où la mer leclézienne ouvre Alexis à la déprise, la terre iranienne oblige Zari à préserver, nourrir et témoigner. Dans les deux cas, la nature sauve moins par consolation que par la relation éthique qu'elle rend possible.

5. Mise en regard des deux trajectoires

La comparaison fait apparaître une parenté réelle, mais non une formule identique appliquée à deux personnages. Alexis et Zari commencent tous deux par éprouver dans leur corps l'insuffisance des cadres qui les soutenaient : brûlure, fièvre, fatigue et immobilité chez l'un ; palpitations, nausée, suffocation et peur chez l'autre. L'espace donne ensuite une forme différente à cette rupture. *Le Chercheur d'or* privilégie la distance, la profondeur, le CHEMIN et la traversée ; *Savushun* organise la contrainte autour du CONTENANT, de l'intrusion et de la pression. Dans les deux cas, un

événement fait seuil – la cache vide redoublée par la guerre, puis l’assassinat de Yussof – et impose une révision des valeurs.

Tableau 1 Synthèse comparative des trajectoires de transformation

Axe de comparaison	<i>Le Chercheur d’or</i>	<i>Savushun</i>
Cadre initial	Le trésor comme réparation de la perte	Le foyer comme protection contre la violence
Organisation spatiale	CHEMIN, profondeur, traversée, dégagement	CONTENANT, pression, intrusion, ouverture
Événement de rupture	Cache vide, guerre et maladie	Assassinat de Yussof
Médiations du sens	Mer, carte, pierre, mémoire rétrospective	Maison, objets confisqués, répétition, rituel de deuil
Forme de transformation	Déprise et lucidité intérieure	Parole éthique et responsabilité collective

Cette proximité ne doit surtout pas conduire à célébrer la souffrance comme une voie naturelle d’accomplissement. Les romans montrent au contraire qu’elle peut épuiser, isoler et réduire au silence. Si elle devient transformatrice, c’est parce qu’elle rencontre des médiations qui permettent de la relire. Chez Le Clézio, la mer, la carte, la pierre, les traces du corsaire et la narration rétrospective déplacent le sens de la quête. Chez Daneshvar, les objets confisqués, les phrases répétées, la maison, le rituel funéraire et le cortège font passer le deuil de l’intime au politique. Ce n’est donc pas la douleur seule qui transforme le sujet, mais le travail de signes par lequel elle cesse d’être un pur désordre.

La différence essentielle tient à la direction prise par ce travail. Alexis se défait d’un modèle : celui de la possession conçue comme réparation. Son action la plus décisive consiste à renoncer lucidement au but qui avait ordonné sa vie. Zari, au contraire, acquiert la capacité d’intervenir dans un

espace dont elle voulait d'abord se protéger. Le foyer devient, à l'échelle du roman, une image du pays occupé, et l'agentivité prend la forme d'un refus, d'une parole et d'une participation à la mémoire commune. Le mouvement d'Alexis va vers le dehors avant de revenir sur lui-même ; celui de Zari part du dedans, subit l'intrusion de l'histoire, puis s'élargit à la cité.

La guerre accentue encore cet écart. Dans *Le Chercheur d'or*, la Première Guerre mondiale interrompt l'aventure individuelle, défait les images héroïques et relativise définitivement le prix de l'or. Dans *Savushun*, l'occupation de l'Iran pendant la Seconde Guerre mondiale transforme les choix quotidiens du foyer en décisions politiques. Le premier roman met ainsi l'accent sur la désagrégation d'un projet privé au contact de l'histoire ; le second montre comment une conscience privée se politise. Cette différence relève de la fonction narrative de la guerre, mais aussi des mémoires culturelles disponibles pour interpréter le sacrifice, le deuil et la résistance.

La souffrance intime se distribue elle aussi selon deux temporalités. Zari vit l'attente, l'anticipation de la catastrophe puis le deuil : la crainte pour le mari et les enfants resserre d'abord sa conduite, avant que l'assassinat ne fasse éclater le cadre domestique. Alexis porte au contraire une blessure d'enfance qui se prolonge en errance maritime et en répétition obsessionnelle ; il cherche moins un objet qu'une forme matérielle capable de combler l'absence. Le deuil de Zari politise la présence au monde, tandis que l'errance d'Alexis finit par désamorcer l'illusion de réparation.

Les paysages prolongent ce contraste sans être de simples décors. Chez Le Clézio, le cyclone, la vallée et la mer composent une nature ambivalente dont le lyrisme accompagne le passage de la possession à la déprise. Chez Daneshvar, la terre cultivée et le jardin relèvent d'un réalisme social : ils nourrissent, sont convoités, puis deviennent les supports d'une continuité communautaire et mythique. La nature est salvatrice dans les deux œuvres,

mais selon deux régimes sémiotiques distincts : ouverture élémentaire d'un côté, responsabilité territoriale de l'autre.

Le motif de l'or offre un dernier point de rapprochement. Chez Le Clézio, l'or est d'abord extérieur au sujet : il est l'objet hérité d'une quête et la promesse illusoire d'une réparation. L'épreuve en déplace la valeur vers une richesse qui n'est plus mesurable. Chez Daneshvar, le nom de Zari, associé à l'or, suggère au contraire une valeur déjà présente, mais encore inéprouvée. La souffrance ne l'envoie pas chercher un trésor ; elle révèle et met à l'épreuve une capacité morale. Dans les deux romans, l'or cesse donc d'être une mesure matérielle. Il devient la figure d'une valeur subjective, réalisée par le dépouillement chez Alexis et par l'engagement chez Zari.

L'approche sémio-cognitive permet alors de tenir ensemble ce qui rapproche les œuvres et ce qui les sépare. Les deux récits font passer la souffrance par le corps, l'espace, la crise des habitudes interprétatives et la construction d'une autre capacité d'agir. Mais ils ne disposent ni des mêmes signes, ni des mêmes formes de mémoire, ni du même partage entre le privé et le public. La comparaison évite ainsi deux écueils opposés : réduire les différences culturelles à un mécanisme universel abstrait, ou, inversement, rendre les œuvres si singulières qu'aucune mise en relation ne serait plus possible.

Ces résultats doivent toutefois être rapportés aux limites de l'étude. Deux romans ne suffisent pas à établir un modèle général de la souffrance littéraire. De plus, l'analyse de *Savushun* repose sur une traduction anglaise : elle peut donc porter avec assurance sur les structures narratives et les réseaux d'images, mais doit rester prudente lorsqu'elle commente des choix lexicaux précis. Enfin, il s'agit d'une étude de textes, non d'une enquête expérimentale sur le cerveau ou sur les réactions des lecteurs. Cette restriction n'annule pas la portée de la proposition ; elle en fixe le domaine : fournir un cadre de lecture qui pourra être discuté, corrigé ou mis à l'épreuve sur d'autres corpus et dans d'autres contextes historiques.

6. Conclusion

Comparer *Le Chercheur d'or* de J. M. G. Le Clézio et *Savushun* de Simine Daneshvar sous l'angle de la souffrance conduit à dépasser l'opposition entre douleur privée et violence collective. Dans les deux romans, l'Histoire pénètre l'intime : la ruine, le cyclone et la Première Guerre mondiale reconfigurent la blessure d'Alexis ; l'occupation, la famine, la captation des ressources et l'assassinat de Yussof traversent le corps et le foyer de Zari. La souffrance devient sémio-cognitive lorsqu'elle dérègle les habitudes perceptives, met en crise les valeurs et oblige le sujet à interpréter autrement sa place dans le monde.

Le Clézio donne à ce processus la forme d'un lyrisme insulaire. La mer, le vent, la pierre, le cyclone et l'errance déplacent peu à peu la quête de l'or vers une éthique de la déprise. Alexis ne retrouve ni le domaine familial ni le trésor ; il comprend que la possession ne peut réparer la perte et que la liberté suppose de desserrer l'emprise du leurre. Daneshvar adopte, elle, un réalisme social traversé par les mythes persans. La maison, le grain, le jardin, les objets confisqués, le cortège funéraire et la mémoire de Siyavash convertissent la douleur de Zari en témoignage public. Le deuil ne la retire pas de l'Histoire : il l'y fait entrer comme sujet responsable.

La comparaison met ainsi au jour une structure commune sans effacer les différences culturelles. La nature est salvatrice dans les deux œuvres, mais la mer ouvre chez Alexis un rapport non possessif au monde, tandis que la terre engage chez Zari un devoir de subsistance, de mémoire et de résistance. De même, l'intime ne se transforme pas de façon identique : l'exil intérieur mène l'un à la lucidité rétrospective ; l'attente et le deuil conduisent l'autre à la parole collective. Bourdieu, Freud, Fanon et Foucault permettent de rapporter ces trajectoires aux contraintes sociales, psychiques, coloniales et biopolitiques qui les produisent ; l'approche sémio-cognitive en décrit la conversion narrative en signes et en agentivité.

C'est en ce sens que deux esthétiques et deux cultures éloignées transforment la douleur en quête de conscience universelle : non pas en proposant une morale abstraite de la souffrance, mais en montrant que toute subjectivation exige de reconnaître les forces historiques qui nous traversent, les signes qui rendent l'épreuve partageable et la responsabilité qui naît de cette reconnaissance. La souffrance n'est ni fatalité rédemptrice ni vérité en soi ; elle devient un processus de transformation lorsque le sujet peut en déplacer le sens et inventer une autre manière d'habiter le monde avec autrui.

Notes

1. Les citations de *Savushun* ont été traduites en français par nous-mêmes à partir de l'édition anglaise de M. R. Ghanoonparvar. Les numéros de page renvoient à cette édition.
2. Les noms des schémas d'image et des métaphores conceptuelles sont composés en capitales conformément à l'usage des études cognitives.

Bibliographie

- Biehl, J., & Locke, P. (2010). Deleuze and the Anthropology of Becoming. *Current Anthropology*, 51(3), 317-351. doi:10.1086/651466
- Brandt, P. A. (2011). What Is Cognitive Semiotics? A New Paradigm in the Study of Meaning. *Signata: Annales des sémiotiques / Annals of Semiotics*, 2, 49-60. doi:10.4000/signata.526
- Brandt, P. A. (2021). *Cognitive Semiotics: Signs, Mind, and Meaning*. Bloomsbury Academic.
- Bourdieu, P. (dir.). *La Misère du monde*. Seuil, 1993.
- Daneshvar, S. (2017). *Savushun: A Novel about Modern Iran*. Translated by M. R. Ghanoonparvar, Mage Publishers.
- Fanon, F. (1961). *Les Damnés de la terre*. François Maspero.
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir : Naissance de la prison*. Gallimard.

- Foucault, M. (2004). *Naissance de la biopolitique : Cours au Collège de France (1978-1979)*. Edited by Michel Senellart, Gallimard/Seuil.
- Freud, S. (2015). *Le Malaise dans la culture*. Translated by Pierre Cotet, René Lainé, and Johanna Stute-Cadiot, PUF.
- Gibbs, R. W., Jr. (2005). *Embodiment and Cognitive Science*. Cambridge University Press.
- Johnson, M. (1987). *The Body in the Mind: The Bodily Basis of Meaning, Imagination, and Reason*. University of Chicago Press.
- Khafaga, A. (2022). Semiotic Staging of the Ideological Point of View in Amiri Baraka's *Slave Ship*: A Social-Semiotic Approach. *Cogent Arts & Humanities*, 9(1). doi:10.1080/23311983.2022.2133484
- Kurzman, C. (2008). Meaning-Making in Social Movements. *Anthropological Quarterly*, 81(1), 5-15. doi:10.1353/anq.2008.0003
- Lakoff, G., & Johnson, M. (2003). *Metaphors We Live By*. University of Chicago Press.
- Lakoff, G., & Johnson, M. (2020). *Les Métaphores dans la vie quotidienne*. Translated by Michel de Fornel and Jean-Jacques Lecercle, Minuit.
- Le Clézio, J. M. G. (1985). *Le Chercheur d'or*. Gallimard.
- Noe-Steinmüller, N., et al. (2024). Defining Suffering in Pain: A Systematic Review on the Conceptualization of Pain-Related Suffering. *Pain*, 165(7), 1434-1449. doi:10.1097/j.pain.0000000000003195
- Zlatev, J. (2015). Cognitive Semiotics. In *International Handbook of Semiotics*. Edited by Peter Pericles Trifonas, Springer, Chap. 47, 1043-1067.